

# La Geste de Jehan

Roman

Didier Quesne

DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne*, 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I*, 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons*, 2005
- *La Lande aux sorciers*, 2006

*À Anne-Cécile et mes quatre z'enfants,  
grâce auxquels ma Geste est heureuse.*

*Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions  
67, cours Mirabeau  
13100 AIX-EN-PROVENCE  
[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépôt Légal : juin 2011

ISBN : 978-2-915653-41-0

## -Prologue-

Il avait jeté son arme, abandonné son cheval et les siens. Il avait cherché à se perdre dans la nuit, à ne plus exister... en vain. Tout lui revenait, rien ne s'oubliait. Sa faute et son dégoût restaient gravés dans sa chair et dans son âme, sans que rien ne semble pouvoir les en déloger. Malgré tout, il n'avait pas sombré dans l'alcool ou les drogues. Les oublis factices lui étaient insupportables. Il ne voulait pas ajouter la lâcheté au déshonneur, son nom le lui interdisait.

Il avait vécu mille vies, vaincu mille morts, mais aucun de ces instants, aucune de ces heures n'était parvenu à lui faire oublier qu'il avait failli, et que, par sa seule faute, une ville était tombée. À cause de lui, une population vivait sous le joug d'un tyran, et dans la crainte de ses folies. Oh ! dans les premiers temps, il avait tenté de se battre, de renverser le roitelet qu'il avait contribué à mettre sur le trône, mais rien n'était possible. Tout le système politique et militaire de cette cité était solidement verrouillé par les intrigues, la corruption, le mensonge et, allié aux Géants, le tyran ne craignait plus grand-chose. Il ne restait plus que la force des armes, mais là aussi, ses tentatives étaient restées vaines. Seul contre une armée trop puissante et contre ses anciens compagnons, il n'avait pu se résoudre à continuer de sacrifier les vies de ceux qui le suivaient encore, et avait pris le parti de disparaître. Ne plus exister.

Il avait alors erré dans les forêts profondes, dans les plaines herbeuses de l'est, s'était aventuré jusque dans les déserts glacés du nord, plus loin que les terres géantines, avait embarqué pour des pêches improbables sur les eaux sombres de la mer Intérieure,

s'était usé les yeux et la peau des mains au sel des embruns, lors des nuits passées à scruter les squales géants et des journées employées à lutter avec ses compagnons de bord pour remonter l'animal ferré sur le pont craquant du navire.

La nuit était magique. La lune qui se levait semblait naître de l'horizon liquide, étendant sa lumière argentée jusque sur le sable mouillé que les vagues caressaient en un doux ressac. Lui la voyait comme un œil rageur qui prenait la plage d'assaut pour l'engloutir dans les feux de sa colère.

Depuis ces jours funestes, depuis ces horribles instants où il avait fait connaissance avec sa lâcheté et ses renoncements, il n'éprouvait plus le plaisir de vivre. Il lui était devenu impossible de sourire, de s'extasier. Il souffrait. Il avait mal en permanence, sans que sa conscience ne lui permette un seul instant de répit. Même pendant son sommeil, il souffrait.

Alors, cette nuit si belle, ce moment si unique, lui avait semblé être ce qu'il attendait sans le savoir depuis longtemps. Il avait laissé les marins dans la taverne. Ils venaient de rentrer d'une courte campagne de pêche qui s'était avérée excellente, à tel point qu'ils avaient dû regagner ce port plus rapidement que prévu pour vider les cales déjà pleines. Comme d'habitude, à peine promise, leur solde était déjà largement grevée par une beuverie générale, ponctuée de cris et de chants avinés. Il les aimait bien, mais dans ces moments-là, il se sentait envahi par une colère qui venait des profondeurs de son âme blessée, et contre laquelle il savait ne rien pouvoir. Il les aurait alors volontiers trucidés, tous, un par un. Il était parti à la nuit tombée et avait marché le long de la grève pendant des heures et des heures.

Le jour n'allait pas tarder. Dans son dos, le ciel nocturne commençait à se teinter de clair. Une vague lueur ourlait la frange de l'horizon d'une coloration moins sombre. Il s'était arrêté sur cette plage, non qu'elle fût différente des autres, ou qu'elle lui semblât plus belle, mais simplement parce que ce qu'il voulait accomplir ne se faisait pas à la lumière du jour. Il lui aurait été insupportable de devoir attendre encore pour parvenir enfin à oublier.

Il avança jusqu'à la limite des vagues. Elles venaient soupirer à ses pieds et se retiraient en laissant leur salive salée sur le sable. La lueur de la lune l'éclairait un peu, révélant des traits usés, des rides profondes, creusées dans une peau abîmée par les ans et la vie rude des guerriers qui dorment plus souvent sur la terre que dans un vrai lit.

Il tendit les bras, puis les leva vers le ciel indifférent. Un court instant, il songea à *eux*. *Elle*, qu'il avait abandonnée dans un fourré, jetée au hasard lors d'une crise de désespoir et de dégoût profond. *Lui* qui l'attendait, le suivait pas à pas dans ses errances, dans ses démenes. *Lui* qui le veillait constamment et n'attendait que le moment où ils reprendraient leur route commune, pavée de chair et de sang.

Il entra dans l'eau. Les vagues mouillèrent le bas de sa cape, et montèrent jusqu'à ses genoux, ses cuisses, son ventre, sa poitrine... il soupira et, pour la première fois depuis des années, un sourire vint détendre les traits de son visage. Il fléchit les genoux et se laissa aller en tombant la face dans la mer qui l'engloutit en un instant et l'enfouit dans son manteau salé.

-Un-

— Père ! père ! regardez là-bas, on dirait un corps !

Dai Suzyc tourna la tête et suivit des yeux la direction indiquée par son petit garçon. À quelques centaines de mètres d'eux, juste à la limite du ressac, les petites vagues matinales se brisaient contre une masse sombre, sans la faire bouger.

Curieux, l'enfant courait déjà dans cette direction.

— Jehan, attends ! lui cria son père en le suivant précipitamment. Tu ne sais point ce qu'il y a là-bas, ça peut être dangereux, attends !

Fidèle à son habitude, le garçonnet regarda un court instant par-dessus son épaule et lui tira la langue sans cesser de courir. Dai soupira et se lança à sa poursuite. Au port, on ne cessait de lui dire, son amie en tête, qu'il se laissait mener par le bout du nez par son fils unique. Il leur rétorquait qu'il ne voulait pas brider son tempérament curieux en lui interdisant de le suivre et de poser des questions. Il était vif, avide de savoir, comprenait tout ce qu'on lui expliquait mais, d'un autre côté, il n'obéissait que très rarement, discutait les ordres, et il lui arrivait d'exaspérer les adultes.

— Jehan !

Plus rapide que lui, il le saisit par le bras et le força à s'arrêter.

— Mais, père...

— Écoute-moi, petit imprudent. Ce corps est, se peut, celui d'un être humain, et...

— Je sais que c'est un être humain, père, c'est pour ça que...

— Laisse-moi achever, Jehan. Jamais tu n'as vu de cadavre. Tu ne sais point quel aspect horrible peut avoir celui qui a séjourné pendant plusieurs jours dans la mer, le ventre gonflé, les chairs rongées par les crabes.

À voir la tête de son enfant, Dai sut qu'il avait fait mouche. Il fronçait les sourcils et regardait maintenant la masse noire avec crainte et un peu de répulsion.

— Rongé par les crabes ?

— Oui-da, mon fils. De plus, tu sais que les toshes se scellent parfois dans les cadavres de poissons et d'oiseaux morts. Tu sais ce que font les toshes, n'est-il point ?

— Oui-da. Ils pondent dans les viandes et les larves jaillissent hors quand on s'approche pour se développer au-dedans de notre chair, récita le petit garçon.

— Exactement. Alors reste céans, et laisse-moi aller voir de quoi il retourne. Sommes-nous en accord ?

L'enfant baissa la tête et s'assit dans le sable, déçu mais convaincu :

— Oui-da, père. Je vous espère.

Après une caresse sur la tête de son fils, Dai se dirigea à grands pas vers ce qu'il savait être le corps d'un noyé.

— Enfant gâté, enfant gâté ! bougonnait-il en marchant. Point gâté, mon Jehan. Je lui explique, c'est tout. Oh ! c'est sûr, ç'aurait été plus prompt avec une maroufle. Mais qu'aurait-il retenu ? hein ? on me le peut d... Bonté ! c'est un homme d'armes ! un guerrier !

Il était arrivé tout près du corps et avait immédiatement reconnu le collier qui portait le médaillon de guerre à demi enfoui dans le sable mouillé. Effrayé, il fit un prompt demi-tour et repartit vers son fils pour le mettre à l'abri. Il savait qu'il était trop tard...

Il courut sur quelques mètres, puis se retourna en ralentissant son allure. Rien ne se passait. Il s'arrêta, puis regarda autour de lui, scrutant la plage et les vagues avec anxiété. Il ne distinguait aucune silhouette suspecte, aucune masse sombre ne se précipitait vers lui. Le ki-brezelour ne semblait pas se trouver dans les parages. D'ailleurs, s'il l'avait été, Dai n'aurait pu le voir et, trop près du guerrier, il ne serait plus de ce monde.

Il se dirigea à nouveau vers la masse sombre. Arrivé à deux mètres, prudent, il tendit son long bâton et toucha une des jambes du cadavre pour que les larves de tosh croient à la présence d'un charognard qu'elles pourraient infester. Il ne vit rien bouger et n'entendit pas de bourdonnement. Il frappa franchement la jambe, mais sans résultat.

— Point toshé ? c'est surprenant, murmura-t-il.

Le léger vent lui apporta la voix de son fils :

— Père ? appela-t-il.

Il ne se retourna pas. Il savait qu'il n'avait pas bougé et attendait son autorisation.

— Espère-moi, je contrôle, répondit-il.

Il s'approcha de l'homme et découvrit que son corps n'avait pas été altéré par l'eau de mer et les animaux. Cela ne devait pas faire longtemps qu'il se trouvait là.

— Tu peux venir, Jehan !

L'enfant ne se fit pas prier et fut près de lui en quelques instants.

— Il est vif, père, dit-il immédiatement.

— Bien sûr que non. Il a passé.

— Je suis acertainé qu'il est vif, je le sens !

— Jehan, je sais ce que je... Eh !...

Le « cadavre » avait soudainement saisi sa jambe et l'agrippait avec une vigueur insoupçonnée.

— Mais ! il est vif !

— Je l'assavais ! je l'assavais ! hurla le petit garçon en sautant et en battant des mains.

Pendant ce temps, Dai tentait de faire lâcher prise à l'inconnu qui le serrait avec une vigueur stupéfiante, malgré le teint cireux de son visage et la blancheur cadavérique de sa peau. Ces preuves évidentes d'un long séjour dans l'eau rassuraient le père de Jehan qui savait qu'il n'avait pas affaire à un voleur simulant la noyade.

Enfin, après une ou deux minutes de lutte, il parvint à dégager sa jambe.

L'homme émit un soupir qui se termina en gargouillement.

— Il faut le haler au sec, père ! dit l'enfant.

Et, joignant le geste à la parole, il saisit l'inconnu par un bras, et entreprit de le tirer vers le haut de la plage. Avant que Dai n'ait eu le temps de lui dire qu'il était trop lourd pour lui et qu'il devait être prudent, l'homme avait enfermé la main de l'enfant dans une poigne d'acier. Jehan hurla. Sans réfléchir une seule seconde, son père frappa le bras à l'aide de son bâton, en y mettant toute sa force. Le « noyé » poussa un cri faible, mais maintint sa prise. Dai allait lui asséner un second coup en visant le coude, quand son fils lui dit :

— Cessez, père !



Il se pencha vers l'inconnu, et lui parla :

— Lâchez-moi, vous me meurtrissez les chairs. Nous ne sommes que deux, père et moi. Nous voulons vous venir en aide...

— Pas... aider, souffla l'homme en libérant l'enfant. Pas aider... Mourir...

— Écarte-toi, Jehan ! s'exclama Dai en levant à nouveau son bâton. Il nous veut occire !

— Non..., point vous... Moi... Moi. Mou... Mourir...

Le garçonnet se tourna vers son père, interdit, et lâcha dans un murmure :

— Il veut passer ? pourquoi, père ? pourquoi veut-il passer ?

— Je ne sais, mon fils.

— Il faut le haler ! exigea Jehan. Prêtez-moi la main, père !

Le ton n'admettait pas de réplique. Il ne s'agissait pas d'un caprice d'enfant, pas plus que d'une supplique. C'était une évidence. Il ne voulait pas que cet homme meure. Sans pouvoir se demander pourquoi il obéissait ainsi à son enfant, Dai Suzyc prit l'homme sous les bras et le hala difficilement jusqu'au sable sec.

L'inconnu ne paraissait pas blessé. Hormis son médaillon qui le désignait comme étant un guerrier, il ne portait rien qui aurait pu permettre de l'identifier. Plus étonnant encore, une rapide palpation révéla à Dai qu'il ne cachait aucune épée, poignard, dague, couteau de jet. Rien. Il n'était pas armé.

— C'est stupéfiant, crut murmurer le pêcheur.

— Que donc ? qu'est-ce qui est stupéfiant, père ? s'enquit Jehan.

— Rien, mon fils, rien.

— Si fait ! vous avez dit : *c'est stupéfiant*, je vous ai ouï ! qu'est-ce donc qui est stupéfiant ? narrez-le-moi, ne suis plus un petit enfançon !...

Dai sourit tendrement et se pencha vers l'enfant ;

— À huit ans, on n'est plus un petit enfançon ? demanda-t-il.

— Si fait ! on l'est plus si l'on sait réfléchir, rétorqua Jehan. Or, je sais réfl...

— Enfant..., le coupa l'inconnu en ouvrant les yeux pour la première fois. Grande... grande force...

Son regard avait une couleur étrange. L'iris, d'un brun presque rouge, changeait de teinte selon la lumière qui l'éclairait. Des yeux de grenat.

— Ton nom, guerrier ? demanda Dai.

L'homme avait à nouveau fermé les yeux et laissé retomber sa tête sur le sable. Sans bouger, il répondit en murmurant :

— Pas... guerrier. Pas guerrier... pas de... de nom.

— Point guerrier, on jugera de ça quand tu seras rétabli, l'homme. Jehan, va quérir la charrette, ordonna-t-il.

Le petit garçon ne bougea pas.

— Jehan ? insista son père.

— Vous voulez que je départe pour prendre langue avec le noyé, je l'entends bien, protesta l'enfant.

— Jehan, il est des choses que les enfants ne doivent point ouïr, expliqua patiemment Dai.

— Et pourquoi ? pourquoi je ne pourrais point les ouïr ces choses ?

Son père s'accroupit devant lui et lui prit les mains :

— Mon petit gravelot, nous en avons déjà moult fois disputé.

Quand je le puis, je te révèle ce que les autres adultes taisent. Mais je t'ai également averti que, parfois, je ne pourrais point tout te narrer. Tu es ardent, mais tu es encore un enfant, tu le sais bien. Allons, cours chercher cette charrette, que nous puissions hisser notre noyé dessus.

— C'est bon !... je vais, grommela le garçonnet.

Quand il se fut éloigné d'une centaine de mètres, le pêcheur se pencha sur l'homme et lui chuchota :

— Je sais que tu es un guerrier, j'ai servi sous les ordres de l'un des tiens. J'ignore le pourquoi de ta présence, je ne sais point davantage pour quelle raison tu as voulu en finir avec ta vie. Tout cela je le déconnais, et c'est ton affaire. Mais ce que je sais, c'est que si tu touches à un cheveu de mon fils, là-bas, je t'occis. Tu vas me promettre de ne point lui faire de mal, en aucune façon que ce soit. Tu vas me le promettre sur ton honneur de guerrier, celui-là même qui t'a poussé dans cette mer. Promets-moi que tu n'attenteras jamais à la vie de Jehan, ou je t'occis sur l'heure.

— Et si... je... je voulais passer ?

L'inconnu avait à nouveau ouvert les yeux et avait planté son regard grenat dans celui de Dai.

— Si tu voulais passer, tu n'argumenterais point, rétorqua celui-ci. Tu n'aurais point noté que mon fils est fort. Tu veux

vivre, maintenant, l'homme. Tu veux vivre. Alors, à toi de décider si tu vis, ou si tu passes, occis par un simple pêcheur de l'ouest.

— Jamais... jamais je ne ferai... de mal à... à Jehan. Sur mon... honneur de guerre, souffla le rescapé en s'affaissant légèrement.

— Où est ton ki-brezelour ?

Le guerrier se redressa presque. Dai crut qu'il allait se lever et s'écarta un peu de lui.

— Pas... là.

— J'ai vu. Où ?

L'inconnu s'effondra à nouveau et répondit :

— Il... il ne vien... dra pas...

Puis il s'effondra, sans doute évanoui.

— Alors, qu'avez-vous dit ? vous avez causé ? il vous a répondu ?

— Jehan, Jehan ! aide-moi à le charger, il nous le faut réchauffer et qu'il se repose. Il a dû vouloir passer, mais son corps s'y refusait. Il a certainement lutté jusqu'à l'épuisement dans cette eau froide. Il est solide, mais n'est pas encore sauf. Aide-moi.

— Je ne peux point le porter, je ne suis point assez fort. Vous me disturbez pour que je ne pense plus à ce que vous lui avez narré, fit remarquer le petit garçon, encore bougon.

— Allez, mon gravelot grognon, aide-moi quand même, dit son père en souriant.

Toujours de mauvaise humeur, l'enfant saisit un bras et tira de toutes ses forces. Ils parvinrent à hisser le guerrier dans la charrette, sur un tapis de varech trempé, et le ramenèrent chez eux.

Il faisait nuit quand ils arrivèrent. La plage sur laquelle ils s'étaient rendus était éloignée du petit village qui entourait le port, et ils avaient dû marcher un long moment dans le sable avant de rejoindre le chemin bordier qui longeait les falaises.

— Je suis perclus ! s'exclama Jehan en se laissant tomber sur le bloc de granit qui marquait leur petit jardin.

— Va ouvrir, je te suis, lui dit son père.

L'enfant poussa l'épaisse porte en chêne et alla chercher une braise pour allumer une lampe à huile et éclairer la pièce. Dai approcha la charrette le plus près possible de la maison et prit le

guerrier sous les bras. Il le tira jusque sur son lit, manquant de justesse de tomber avec son fardeau, ce qui fit pouffer son fils.

À eux deux, ils installèrent l'homme confortablement, lui ôtèrent ses habits mouillés.

— Va attiser le feu, jeune homme, je le dévêts totalement.

— Nu dans votre lit ?

— Nu, je peux mieux le sécher et voir s'il est blessé. Allons, écarte-toi. Les hommes blessés ne sont point à voir pour un enfant.

— Beurk ! ils ne le seront jamais !

Jehan ne discuta pas cette fois-ci, et remit du bois dans l'âtre sur lequel il plaça le récipient métallique qui leur servait de faitout.

Avec son père, il habitait une petite maison de deux pièces, aux fenêtres tournées vers la terre pour éviter les embruns du large. Le village n'était pas grand ; une trentaine d'habitations où vivaient les familles des pêcheurs. Regroupés autour du petit port, les foyers tiraient leur subsistance de la pêche. Les hommes partaient en mer, pas très loin car ils n'étaient pas équipés pour aller en haute mer, et pêchaient à la traîne, à la ligne et parfois au filet, quand ils s'associaient. Les femmes récoltaient les coquillages et cultivaient un jardinet toujours situé côté lande, pour le protéger des tempêtes du large. Jehan se joignait aux groupes qui allaient bouetter, c'est-à-dire ramasser les longs vers de sable que l'on accrochait ensuite aux hameçons de pêche, ou pour déloger les poulpes que l'on mangeait et dont on extrayait l'encre afin de le revendre aux écrivains publics ou aux teinturiers.

Le petit garçon était sociable. Il parlait à tout le monde, échangeait des nouvelles des uns et des autres, exactement comme aurait pu le faire un adulte.

Sa mère était morte en le mettant au monde. Son père ne s'était jamais remarié et avait tenu à élever son fils tout seul, sans l'aide de personne. Oh, il y avait bien Jeanne... La Jeanne qui avait perdu son homme. Il n'était pas mort, elle l'avait réellement perdu. Un jour, ils étaient partis tous les deux pour le marché de la ville et, dans la foule, il avait disparu. Personne ne savait s'il l'avait fait volontairement, ou s'il lui était arrivé quelque chose, mais toujours est-il qu'on ne l'avait jamais revu.

Quand la mère de Jehan était morte, Dai avait observé le deuil traditionnel de trois mois. Il n'avait plus parlé à personne, n'était plus apparu en public, et n'avait plus pêché que pour lui. Ce fut le jour qui marquait exactement la fin de cette période, que Jeanne se présenta chez lui, tout naturellement, comme si elle l'avait fait depuis des années. Ce qu'ils se dirent, personne n'en sut jamais rien. Toujours fut-il que, depuis, elle veillait à son linge, gardait son enfant quand il partait plusieurs jours, et s'occupait sans doute, du moins le prétendait-on, de sa santé physique.

Elle ne vivait pas chez lui, mais possédait une petite maison propre et gardait son indépendance, ce qui ne plaisait bien sûr pas au curé qui venait régulièrement répandre la bonne parole. Visiblement, ni l'un, ni l'autre ne s'en souciait. C'était ainsi, et c'était bien.

Ils donnèrent à l'inconnu la chambre du père.

— Pour qu'il se repose en paix, expliqua-t-il à son fils.

Celui-ci sentait que Dai ne lui révélait pas toute sa pensée, quand ils parlaient du rescapé. Pour la première fois de sa vie, il savait que son père lui cachait quelque chose et que cet homme lui faisait peur.

Un soir, résolu à en savoir davantage, il posa le petit filet qu'il ravaudait et demanda :

— Père, pourquoi vous défiez-vous de cet homme ?

Dai ne se déroba pas et répondit :

— Pour toi, mon petit.

— Il pourrait attenter de me nuire ?

— Nenni, je le décrois.

— Alors ?

— Alors il pourrait apporter le mal et la souffrance sur cette maison, sur toi. Sa présence seule est un risque.

— Adoncques, pourquoi l'a-t-on aidé ?

— Jehan ! on ne laisse pas un homme se noyer quand on peut agir autrement.

— Même s'il est mauvais ?

— Celui-là est-il mauvais ?

— Je ne le sais point, mais je sais que vous ne répondez point à ma question.

—Oui-da, même s'il est mauvais, monsieur le raisonneur. Le trépas est un chien galeux à qui l'on ne doit pas donner d'os à ronger, quel que soit l'os.

—Hum..., fit le petit garçon en reprenant son ravaudage.

Le lendemain, l'homme dormait normalement et deux jours plus tard, Dai parvenait à lui faire avaler quelque chose.

—Il ne se rétablit point très vite, remarqua Jehan.

—Nous n'assavons rien de son histoire, mon fils.

—Son histoire peut donc l'empêcher de vouloir vivre ?

—Oui-da, elle le peut.

Ce ne fut que six jours après son sauvetage que l'inconnu put marcher et qu'il apparut à la porte de la maisonnette. Dai était au port, occupé à calfater sa barque de pêche. Jehan, quant à lui, éclaircissait les rangs de salade, s'appliquant à respecter les consignes que Jeanne lui avait données. Tirant un peu la langue, il réfléchissait, comparait, et se trouvait très concentré sur son travail.

—Jehan ? dit doucement l'homme.

Surpris, l'enfant pivota d'un bloc et lança violemment la salade qu'il tenait à la main. Le guerrier la cueillit au vol, par réflexe. Elle lui allait directement au visage. Il écarquilla les yeux de stupeur.

—Peste, petit ! qui t'a appris à viser ainsi ?

—Pourquoi vous êtes là ? pourquoi vous êtes levé et venez derrière moi sans prévenir ?

Il était en colère et apostrophait le guerrier, ses petits poings crispés.

—Je ne suis plus fatigué et je veux voir ton père pour le remercier et lui dire que je voulais partir.

—«Voulais». Vous ne voulez plus ? nota Jehan.

—Je dois voir Dai, répéta l'inconnu.

—Il se trouve en bas, au port. Il calfate.

—Tu crois que je peux le déranger ?

—Il sera bien aise de voir que vous ne traînez plus dans son lit, grommela le garçon en se penchant sur ses salades.

Son ton était dur, mais ses yeux souriaient quand il les releva pour regarder le guerrier descendre par le chemin du bassin.

— Je déconnais ta chronique et n'en veux rien savoir, mais l'hospitalité de la mer n'est point une légende, l'homme. Tu peux rester chez nous le temps que tu te rétablisses totalement.

L'inconnu et le père de Jehan remontaient du petit port en discutant.

— Je ne veux pas être un poids pour vous, je sais travailler la mer et les filets.

— Tu sais pêcher, toi ? un guerrier ?

Dai était stupéfait. Les gens d'armes n'avaient pas pour réputation de savoir se livrer à autre chose qu'à la guerre.

— Tu parais bien étrange, pour un guerrier. Tu me dis ignorer où se trouve ton ki-brezelour, tu ne portes point d'arme, et tu saurais pêcher ! vrai, tu es bien étrange. Malgré tout, je ne flaire point de mauvaises pensées en toi. Il y a comme une brise fraîche qui souffle sur les flots enténébrés où ta voile faseye. Eh bien soit, l'inconnu, tope-là et faisons mer ensemble pendant un temps.

Dai tendit sa main dans laquelle vint taper celle du guerrier.

— Comment te nommer ? les gens d'armes que j'ai pu côtoyer pendant mes années de formation à la mort ne nous considéraient jamais et ne parlaient guère qu'entre eux. J'ai toutefois pu remarquer qu'ils s'appelaient par des noms précis. Est-ce t'offenser que de mander le tien ?

Le pêcheur prenait des précautions, car il savait les guerriers susceptibles et prompts à s'échauffer. L'inconnu ne s'offusqua pas en lui répondant :

— Mon nom est resté dans le passé. Je n'en porte plus.

Ils étaient arrivés devant la porte de la maisonnette qui s'ouvrit sur un Jehan tout souriant qui les avait entendus et proposa :

— Ses yeux sont grenat, père. Si on l'appelait Garnet ?

— Garnet ? s'étonna l'intéressé.

— Cela signifie grenat dans notre patois, expliqua le père.

— Garnet..., répéta le guerrier. Pourquoi pas, pourquoi pas ?

Ils l'installèrent dans un petit apprentis jouxtant la maison et qu'ils étanchèrent avec du calfat et un peu de mortier.

Une habitude tranquille se mit progressivement en place. Dai partait le matin, fidèle à son habitude, suivi de Garnet qui

l'aidait à porter le filet ou les cannes. Jehan passait souvent la journée seul, occupé à ramasser des coquillages, à ravauder ou à glander dans la forêt proche. Il faisait tout cela en compagnie des femmes et des autres enfants du village qui lui posaient fréquemment des questions sur leur étrange locataire que l'on croissait parfois, mais qui ne parlait jamais, ou si peu.

Dai avait eu la surprise de constater que Garnet ne s'était pas vanté. Il savait la mer et ses humeurs, le filet et ses caprices, le poisson et ses manies. Ce qu'il ne savait pas, il l'apprenait. Vite. Il partageait avec Jehan la faculté de ne pas avoir besoin de se faire expliquer deux fois les choses, et de comprendre à demi-mot ou par un simple regard ce qu'il fallait faire. Cela s'avérait utile quand le vent forcissait et que l'on devait rapidement prendre des ris pour que la petite embarcation ne gîte pas trop.

Le lendemain de son mariage, Dai avait érigé un petit phare à proximité de la maison. Dès qu'il avait été en âge de le faire, Jehan l'allumait à la tombée de la nuit, quels que soient le temps et la saison. Le soir, quand ils rentraient de pêche, les deux hommes vérifiaient que la lampe soit allumée, et se regardaient sans mot dire.

Le guerrier s'était très rapidement pris d'affection pour le petit. Il n'en parlait pas, mais Dai savait que son nouveau compagnon n'aimait pas laisser l'enfant seul, s'inquiétait quand le temps était venteux, non pour eux, mais pour lui qui aurait peur et se ferait du souci, isolé dans la maisonnette.

Malgré tout, jamais Garnet ne posait les yeux sur l'enfant. Il lui parlait, lui apprenait certaines choses auxquelles Dai n'avait pas accès, se promenait avec lui et l'accompagnait parfois en forêt pour les glands, les faînes ou les châtaignes, mais il ne le regardait pas.

— Pour quelle raison tu ne m'envisages pas ? je te fais peur ? demandait parfois Jehan en le poussant.

L'homme ne répondait pas et changeait toujours de sujet quand l'enfant insistait — ce qu'il faisait avec une régularité remarquable —, jusqu'à ce que le guerrier lui dise :

— Petit, dans le monde que j'ai quitté, on regarde son ennemi dans les yeux. On le jauge, on le surveille. Fixer quelqu'un, c'est le provoquer, c'est vouloir le combat. Je ne fixe pas Dai non plus, tu le noteras.



— Jamais tu ne m'envisageras ?

— Accorde-moi du temps, petit gravelot, accorde-moi un peu de temps.

Le petit garçon, de plus en plus familier avec lui, avait pris pour habitude de taquiner le guerrier, de le frapper en jouant. La première fois qu'il avait asséné un coup de son petit poing fermé dans le ventre de Garnet, son père s'était vivement interposé en criant, visiblement très inquiet :

— Garnet ! il ne l'a point voulu, il joue ! il joue !

Une rumeur tenace prétendait que les guerriers tuaient ceux qui les frappaient, quelle qu'en soit la raison. D'ailleurs, Dai avait pu le vérifier lors de son passage à l'armée, mais Garnet le regarda en levant ses deux mains bien ouvertes, en signe de bonne volonté.

— Je sais.

Depuis, et bien que son père n'apprécie jamais cela, Jehan ne perdait pas une occasion pour chahuter leur compagnon, lui tirer les cheveux, le frapper à bras raccourcis. Garnet se laissait plus ou moins faire et, quand il avait décidé que cela avait assez duré, il se débarrassait de l'enfant en une fraction de seconde, sans que ni lui ni son père ne comprennent comment il avait pu faire.

Au port, on ne questionnait jamais Dai Suzyc sur son compagnon de pêche. Cela ne se faisait pas de poser des questions, et il n'était pas d'usage de se mêler de ce qui se passait chez les autres. Pas de questions, donc, mais des chuchotements, des commentaires. La Jeanne, qui montait régulièrement chez Suzyc, avait immédiatement été l'objet d'une attention aiguë. Elle n'était pas de la famille, donc on pouvait lui demander, à elle, ce que faisait l'inconnu, si c'était vrai qu'il était guerrier, qu'il cachait son épée dans sa remise, si...

— Paix donc ! finissait-elle par s'écrier. Laissez donc le pêcheur et son petiot tranquilles ! ils n'ont donc point assez enduré, pour que vous les épiez de la sorte ? Dame oui, c'est étrange, cet homme sorti d'on ne sait où et que le Suzyc a tiré de la baille ! mais par dieu, il n'est point mauvais et fait sa part de travail sans jamais rechigner, je peux vous le dire ! une épée dans sa remise ! pourquoi point un bol de sang frais au matin, et un chapelet d'oreilles séchées en collier ? hein ?

La Jeanne ne mâchait pas ses mots, et personne ne se serait risqué à lui chercher noise. On la crut. D'autant que l'inconnu apportait le poisson à la criée, qu'il n'était pas en reste pour vider une chopine de cidre, et qu'il ne plaignait pas sa peine quand il fallait aider pour hâler une barque dans la cale.

Malgré tout, il ne fut jamais totalement accepté. C'était un étranger et un homme étrange. Il ne souriait jamais, ne riait pas et ne parlait que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement.

— Un taiseux, disaient les autres.

Et, sur un taiseux, il n'y a rien à dire.

Un jour, pourtant, le chef de port convoqua Suzyc.

— Pourquoi il veut vous voir, père ? c'est pour Garnet, c'est bien cela ?

— C'est donc vrai que, dans chaque question, il y a sa réponse, commenta Dai, avec un sourire.

— Vous vous moquez, et vous ne répondez point, s'indigna l'enfant.

— Tu l'as compris, mon gravelot. Oui, c'est certainement pour Garnet que Loïc me demande de venir le voir.

— Je vous compagne, décida Jehan.

— Bien sûr que non. Tu sais très bien que seul celui qui est convoqué doit se rendre à la grande maison. Tu n'es point convoqué, tu restes ici.

— L'allez-vous défendre ? s'inquiéta le petit.

— À ton avis, enfant sans cervelle ? vais-je le défendre ? à tantôt, je vais.

Jehan regarda son père s'éloigner, puis se tourna vers le guerrier qui avait assisté à cet échange sans intervenir, fidèle à son habitude.

— Que feras-tu si on t'impose de partir ? demanda-t-il.

— Je partirai.

— Et moi ? je ferai quoi ?

— Tu resteras.

— Et tu m'oublieras, je le sais !

— Jamais.

Bien qu'il ait décidé d'attendre le retour de son père, le garçonnet s'endormit, la tête posée sur le bras de Garnet. Ils avaient

joué au palet, puis aux dames, puis aux cartes. Le guerrier l'avait battu à chaque fois. Contrairement à Dai, il ne laissait pas l'enfant gagner. Il lui expliquait pourquoi il perdait, reprenait les phases du jeu, mais quand une partie était lancée, il jouait pour la victoire.

— C'était ainsi quand tu te battais ? demanda Jehan un soir où il l'avait complètement écrasé aux dames.

— C'est-à-dire ?

— Tu ne laissais jamais gagner les autres ?

— Perdre, c'est mourir.

— Point toujours, tu sais, lui assura-t-il de sa petite voix d'enfant.

Ce soir-là, quand Dai revint de son entrevue avec le chef de port, il trouva son fils endormi. Garnet n'avait pas bougé, de peur de le réveiller, son pouce serré par la petite main du garçonnet. Le pêcheur en conçut une petite pointe de jalousie, en même temps que la certitude de savoir son fils protégé par un homme qu'aucun brigand ne saurait battre.

Il s'assit en face de son compagnon.

— Le chef est inquiet de savoir un guerrier dans son port, raconta-t-il. Il ne craint point que tu perdes la tête et massacres tout le monde, mais il a peur de la rumeur.

Garnet haussa un sourcil interrogateur.

— Eh bien, expliqua Dai, les gens parlent, jasant. Il y a les marchés, les criées, les ventes à la ville, les marchands de toile, tout ça. On va finir par savoir que tu es là, et le chef craint que d'autres guerriers viennent pour te tuer, pour te retrouver, pour t'emmener. Bref, il a peur du raffut que tu peux entraîner malgré toi. J'ai dû promettre...

Il s'interrompt, apparemment inquiet de ce qu'il devait annoncer.

— Quoi ? demanda Garnet.

— Que tu ne toucherais pas à une arme tant que tu serais dans le port et que, si des guerriers apparaissent, que tu partirais immédiatement, sans faire d'histoire.

— C'est bien.

— Ça te va ? demanda Suzyc, rassuré. J'avais peur de te manquer de respect en parlant pour toi, en t'engageant à ne pas toucher d'armes.

— Tout est une arme, lâcha le guerrier.

Dai ne commenta pas. Il savait bien que pour ces hommes, n'importe quoi pouvait devenir une arme terrible. Un bout de bois, une corde, un caillou, une peau de bête, tout. La rumeur disait qu'ils étaient capables de se battre et de tuer en un tournemain, sans que l'on puisse comprendre comment ils s'y étaient pris.

*Enfin, se dit-il, il a promis.*

La rumeur disait aussi que les guerriers ne trahissaient jamais leurs promesses.

Contrairement aux craintes du chef de port, aucun événement permettant de penser que l'on avait parlé du guerrier ne se produisit. La vie suivait normalement son cours.

Garnet accomplissait sa part de travail, partait avec Suzyc, partageait les bons et les mauvais moments, enseignait à Jehan comment lire, écrire, confectionner une cape pour se protéger de l'orage qui s'abat en un instant. Il lui apprenait tout ce qu'il savait, hormis sa science du combat.

— Tu lui enseignes ce que tu veux, mais je refuse qu'il touche à une arme, ou quoi que ce soit qui s'en approcherait. Si jamais je te vois le faire, tu pars, avait prévenu Dai.

Pour une fois, le guerrier n'avait pas signifié son approbation, et le père de Jehan n'avait curieusement pas insisté pour l'obtenir. En fait, ils savaient tous les deux que Suzyc avait fait la mise en garde officielle, et que Garnet l'avait entendue.

Le père de Jehan entretenait un sentiment ambigu à l'égard du guerrier. Il savait que son fils appréciait beaucoup la présence de celui-ci, et qu'il prisait particulièrement les moments qu'il passait avec lui. Dai en éprouvait un peu de jalousie. D'un autre côté, Garnet s'avérait être un ami sûr, un compagnon de travail très agréable, même si sa tristesse était constamment présente. Il ne se plaignait jamais, ne rechignait pas à la tâche, quelle qu'elle soit, et trouvait toujours des solutions aux divers problèmes qui ne manquaient pas de se poser quand on était en mer.

Le temps passant, le pêcheur était de plus en plus persuadé que le guerrier ne se servirait jamais de son fils comme d'un appât, d'un bouclier ou d'une marchandise. Cette pratique ne semblait pas si rare que cela, si l'on en croyait les bruits qui couraient sur les hommes d'armes. Garnet n'était visiblement pas de cette trempe,

ce qui expliquait son comportement, ses silences abrupts quand Dai lui posait des questions sur son épée et son ki-brezelour, cet énorme animal qui, normalement, accompagnait les guerriers partout. Attaché à un seul homme, le ki-brezelour était sa sauvegarde, son âme damnée, son ombre et sa véritable arme. On les disait plus rapides que la foudre, plus noirs que la nuit et plus forts qu'un bœuf. Où rôdait celui de Garnet ? Le guerrier n'en parlait jamais et ne semblait même pas le chercher. Il agissait comme si son ki-brezelour n'existait pas, comme s'il n'avait jamais existé. Parfois, Suzyc se prenait à tenter de percer l'obscurité des rochers, des bois ou des ruelles du port, quand il marchait dans la nuit. Il guettait l'apparition, même furtive, de deux prunelles qui auraient accroché la lueur de son fanal. Mais non, il ne repérait rien. D'ailleurs, il n'aurait rien vu, car on disait que ces animaux n'apparaissent que pour les guerriers et que seule cette caste pouvait voir ces animaux fabuleux. Où qu'il soit, le ki-brezelour y restait. À moins qu'il n'eût été tué, ce qui aurait pu expliquer l'humeur du guerrier...

\*\*\*

Les mois, puis les années passèrent sans trouble majeur, sans que la présence du guerrier n'apporte autre chose qu'une facilité accrue pour Dai dans son travail. Garnet changeait. Il devenait plus disert, riait parfois avec Suzyc et souvent avec Jehan. Le père du petit garçon n'avait plus l'impression qu'il partirait un jour ou l'autre, tellement il semblait parfaitement acclimaté à sa nouvelle vie. D'ailleurs lors d'une veillée, un bol de cidre à la main, Garnet avait lâché :

— Je suis bien, Suzyc.

— Tu es bien...

— Oui, je suis bien. Pas de conquête, pas de gloire, pas de combat. Je suis assis avec toi, le dos à la porte, et je ne crains pas qu'elle s'ouvre sur un ennemi. Jamais ça ne m'était arrivé auparavant. Tu vois, je m'empâte et j'en suis heureux ! c'est inouï... C'est grâce à vous, toi et Jehan. Si vous ne m'aviez pas tiré de cette eau, je...

— Tu aurais passé, comme tu le désirais alors. À présent tu es là, tu vis ta nouvelle vie et c'est une bonne chose.

— Oui, c'est une grande chose.